

La Cinémathèque de Toulouse



# *Dracula*

De Tod Browning, 1931, Etats-Unis, 75 min



## ***Synopsis***

Mr Renfield se rend en Transylvanie à la recherche du comte Dracula avec lequel il souhaite conclure une importante affaire immobilière. Malgré les mises en garde de la population locale, Renfield se laisse amadouer par le vampire et se retrouve rapidement sous son emprise. Ils repartent, tous deux en Angleterre. Bientôt, une vague de crimes étranges s'abat sur Londres.

Le premier film fantastique parlant d'Universal. Celui qui allait lancer la vague fantastique, d'Universal d'abord, suivie par le reste de l'industrie hollywoodienne ensuite. Un film majeur dans l'histoire du cinéma et paradoxalement peut-être l'un des moins réussis de la filmographie de Tod Browning, habituellement plus audacieux. En cause, le traitement, adapté de la pièce de théâtre tirée de l'œuvre de Bram Stoker plus que de son roman. En cause, encore, le passage du muet au parlant. En cause, enfin, la mort prématurée de Lon Chaney qui devait incarner le célèbre comte. C'est pourtant, aussi, encore, la naissance d'une autre légende : Bela Lugosi. Et, malgré tout, un film fondamental.

## ***Fiche technique***

Réalisation : **Tod Browning**  
Scénario : **Garrett Fort, Hamilton Deane et John Balderstone**

Interprétation

<b>Bela Lugosi</b>	Comte Dracula
<b>Helen Chandler</b>	Mina Seward
<b>David Manners</b>	Jonathan Harker
<b>Dwight Frye</b>	Renfield
<b>Edward Van Sloan</b>	Professeur Van Helsing

## ***Les Monstres des studios Universal***

Dracula, la créature de Frankenstein et sa fiancée, la momie, le loup-garou, l'homme invisible, la créature du lac noir... Ils sont les monstres des studios Universal. Universal les a faits et ils ont fait Universal. À jamais liés, comme une malédiction, ou en l'occurrence une bénédiction. Quand ils débarquent, le studio est dans une mauvaise passe. Erich von Stroheim a fait ses valises depuis longtemps ; Hollywood a même fini par lui claquer la porte au nez. Irving Thalberg a lui aussi déjà quitté le navire pour le paquebot MGM. Et Carl Laemmle, le fondateur, a été prié de laisser la main. C'est désormais son fils, Carl Laemmle Jr., qui est à la tête du studio, nommé depuis 1928 alors qu'il n'avait que vingt et un ans. Le cinéma a amorcé le virage du parlant alors que la crise de 1929 le frappe de plein fouet. Il se débat comme il peut, même si l'arrivée de la parole lui prête une salutaire bouffée d'oxygène. Les uns chantent,

les autres font crépiter les tommy-guns. Universal, contre toute attente, fait appel à des monstres. Nous sommes au tout début des années 30. Le vampire ouvre le bal et fait un carton. À lui seul, il remet les comptes de la compagnie dans le vert. Et l'aspect économique est ce qui intéresse d'abord un studio. Le monstre rapporte ? Lançons une véritable invasion. Entre 1931 et 1936, Universal donnera le jour à *Dracula*, *Frankenstein*, *La Momie*, *L'Homme invisible* et *La Fiancée de Frankenstein*. Cinq films majeurs du cinéma fantastique en cinq ans. Non seulement ils sauvent le studio de la banqueroute mais ils forment la plus belle des monstrueuses parades du cinéma. Le public est touché. Le public les aime. Il s'y reconnaît. L'épouvante est un miroir dans lequel le spectateur reconnaît celui qu'il regarde tous les matins face à la crise. Parce que le cinéma d'épouvante est un cinéma de crise, un genre qui se nourrit de la société en crise. Et les monstres se nourrissent de la grande dépression. Ils plaisent et ils sont rentables. Et les autres studios sont obligés de suivre le mouvement. Mais malgré d'autres chefs-d'œuvre, ailleurs, ce sont bien les monstres d'Universal qui restent universels, aujourd'hui créatures mythologiques du cinéma.

Cette réussite, on la doit d'abord au coup de poker osé par le jeune Carl Laemmle Jr. On la doit surtout à une formidable conjonction de talents. Tod Browning tourne *Dracula*, mais il s'en ira rapidement à la MGM où il réalisera son incroyable *Freaks*. Et c'est James Whale qui sera le réalisateur maison de monstres (*Frankenstein*, *L'Homme invisible*, *La Fiancée de Frankenstein*). James Whale est anglais et il amène avec lui l'Europe ; dans ses bagages, l'expressionnisme allemand. Karl Freund, le directeur photo du *Golem*, du *Dernier des hommes*, ou encore de *Metropolis*, finit le travail en faisant la lumière de *Dracula*, puis en réalisant *La Momie*. Universal passe l'imaginaire victorien au prisme de l'expressionnisme allemand. L'autre part importante de ce succès, ce sont les effets spéciaux : John Fulton, qui rend incroyablement invisible l'homme de *L'Homme invisible*. Et surtout Jack Pierce, le maquilleur de génie, à qui l'on doit toutes les pièces de ce merveilleux bestiaire. Jack Pierce restera comme l'artisan majeur, l'artiste d'Universal, le véritable père de tous ces monstres dont il a fait d'indémoudables icônes : impossible d'imaginer la créature de Frankenstein autrement que sous les traits qu'il a créés pour Boris Karloff. Enfin viennent les stars. Bela Lugosi profite de la mort de Lon Chaney, qui devait incarner Dracula, pour reprendre le rôle qu'il tenait au théâtre et devenir du jour au lendemain une star. N'acceptant pas de porter un maquillage qui le rendrait méconnaissable, il refuse le rôle de la créature de *Frankenstein*, offrant la célébrité à Boris Karloff – ironie de l'histoire, il finira par le devenir quand Karloff à son tour refusera de reprendre du service dans *Frankenstein rencontre le loup-garou*. Claude Rains, lui, explose à l'écran en n'apparaissant quasiment pas dans *L'Homme invisible*. Et Lon Chaney Jr., s'il ne parviendra jamais à faire oublier son père, se fera un nom sous le pelage du loup-garou. Bref, les véritables stars sont les monstres eux-mêmes. À tel point qu'on les usera jusqu'à la corde, en suites, fils et autres descendances, et en les associant entre eux dans des all-stars movies. À tel point que, quand le tandem comique Abbott et Costello – poule aux

œufs d'or du studio dans les années 40 – s'essouffle, on les ressort du placard (*Deux nigauds contre Frankenstein*).

Pas de retraite pour les monstres. Comme les scouts, ils sont toujours prêts, planche de salut d'Universal, passés et repassés, mascottes du studio comme Leo le lion pour la MGM. Pas prêts de finir au musée des figures de cire, si aujourd'hui ils ne font plus peur, ils ont gagné en humanité et ils sont toujours vivants.

**Franck Lubet**, coordinateur de la programmation à la Cinémathèque de Toulouse

### **Béla Lugosi, « I am Dracula »**

Il y a des hasards qui bouleversent une vie. Le rôle de Dracula était, dès le départ du projet, destiné à Lon Chaney, « l'homme aux milles visages » qui s'était notamment fait remarquer par ses interprétations de Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris* en 1923 et du Fantôme de l'Opéra en 1925. Cependant, la star du cinéma muet et acteur fétiche de Tod Browning décède brutalement quelques mois avant le début du tournage. Le rôle est alors confié à Béla Lugosi qui triomphe à Broadway dans la pièce éponyme. Originaire lui aussi de Transylvanie, l'acteur dépasse très vite la simple interprétation pour entrer dans une logique d'identification. Il restera pour tous et tout au long de sa vie *le* Dracula. Ce phénomène est aussi observable dans le cas de Boris Karloff, l'éternel Frankenstein.



Dans son ouvrage, *Histoire du cinéma fantastique*, Gérard Lenne note à propos de Bela Lugosi que « son fort accent d'Europe centrale fait merveille dans quelques répliques (« I am Dracula/ I never drink... wine/ They're children of the night »), et son emphase parfois guindée donne en fin de compte un « plus » insolite à ce film qui transpose fidèlement, non le roman de Bram Stoker, mais la pièce qu'en avait tirée Hamilton Deane».

La popularité de Lugosi ne s'arrêta pas à sa mort en 1956, il reste aujourd'hui l'une des figures du cinéma fantastique, une référence pour les amateurs et professionnels du cinéma bis.

Il est à noter que le personnage de Dracula dans le film de Tod Browning possède une dimension érotique incontestable symbolisée par le baiser-morsure qu'il adresse à ses victimes. Cela renforce la tension entre peur et attirance qui structure le film et qui transparait à travers d'autres objets et symboles ritualisés : mort/vivant, canines/peux, cape/cercueil...

**Autour des affiches**



Affiche française



UNIVERSAL  
présente

**Le plus terrifiant  
des vampires !**

**DRACULA**

avec  
**BELA LUGOSI • DAVID MANNERS  
HELEN CHANDLER • DWIGHT FRYE**

Une Production TOD BROWNING  
Produit par CARL LAEMMLE Jr.  
Réalisé par TOD BROWNING

Distribué par **UNIVERSAL**



*Collections de la Cinémathèque de Toulouse*

## **Dans la presse**

« En voulant effrayer petits et grands, ce film inspiré de *Nosferatu le vampire* de Murnau, obtient un résultat plutôt imprévu. Il fait rire. Peut-on prendre au sérieux ces « hommes-vampires », ces apparitions de chauve-souris, ces lentes résurrections nocturnes du succube devenant vapeur puis vampire, ces éclairages brumeux et ces rats pestilentiels ? Je crois qu'une maladroite adaptation en langue française est cause d'un décalage dans le rythme et d'une fausse interprétation des personnages. La version sonore est bien plus saisissante. Mais par de très beaux éclairages, des décors souvent hallucinants et la personnification du gentleman-vampire par un étrange comédien hongrois : Béla Lugosi, *Dracula* a du caractère et de l'originalité ».

**Cinémonde, n° 174, février 1932, p. 106.**

« D'une inspiration de même ordre que celle d'où est venu *Nosferatu le vampire* mais d'une exécution beaucoup moins originale malgré l'emploi de plus importants moyens matériels, *Dracula* se développe sans le pittoresque qu'il lui faudrait et avec une lenteur tenace. [...] Ce devrait être sinistre et donner la chair de poule. Des spectateurs éprouveront-ils un sentiment d'effroi ? S'ennuieront-ils ? Riront-ils pour se moquer de ces scènes construites sans puissance?... Ou se diviseront-ils en trois groupes ? Le drame terrifiant est le plus difficile à composer pour le cinéma. Naguère, nous disions souvent que la parole aiderait, dans ce genre, à la réussite. En voyant *Dracula*, nous nous demandons si ses interprètes ne devraient pas se taire ou, dans la version projetée en France, se passer de prête-voix... »

**Pour vous, n° 167, octobre 1932, p. 14.**

« La fondation d'un genre. Même s'il n'atteint pas à la puissance surnaturelle de *Nosferatu*, Browning pose sur les châteaux en ruine et les cryptes lugubres un regard somptueux, qui démode par avance tous les surgeons du mythe. Sans doute l'opérateur Karl Freund y est-il pour beaucoup. En revanche, les grimaces de Bela Lugosi, plus atterrantes que terrifiantes, ont mal vieilli. »

**Cinématographe, n° 85, janvier 1983, p. 74.**

## **Bibliographie**

*Documents disponibles à la bibliothèque de la Cinémathèque de Toulouse*

AZOURY Philippe, « Classic Monsters » in *Cahiers du cinéma* n° 30 Hors série, novembre 2002. **Cote : FRA CAH du / P00005**

CARCASSONNE Philippe, « Dracula », Tribune du Cinéma Bis, in *Cinéma* n°118, juillet 1967, p 118. **Cote : P 00006 / P10008**

LACLOS Michel, *Cinéma fantastique : l'épouvante : Tod Browning, James Whale, Bela Lugosi, Boris Karloff*, Bizarre, 1962. **Cote : RES A 0391**

MESNILDOT Stéphane du, « Tod Browning », in *L'Écran Fantastique* n° 203, novembre 2000, p 56. **Cote : P00065**

McNALLY Raymond, FLORESCU Radu, *A la recherche de Dracula*, Robert Laffont, 1973. **Cote : 32.10 MCN a**